

Compter sur l'héritage ? Miser sur le commerce ?

Bernard de La Gorce

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE** 2013/5 Vol. 77 , PAGES 1354 À 1362
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130618492

DOI 10.3917/rfp.775.1354

Date de mise en ligne : 31/01/2014

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2013-5-page-1354?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Compter sur l'héritage ? Miser sur le commerce ?

Bernard DE LA GORCE

C'est un vrai plaisir, mon cher Christian, que de te retrouver à cette table, en me souvenant des années déjà lointaines pendant lesquelles nous goûtions ensemble aux charmes de la métapsychologie sur les bords de l'Atlantique. « Sous les pavés – de la théorie – la plage ! » La spéculation se faisait alors à l'ombre des chapeaux de paille, entre les baignades et les plateaux de fruits de mer. Quand il est question du père, va savoir pourquoi, la mer(e) me manque... En te lisant je me suis souvenu de ton ancienne passion pour le piano. Chopin, Glenn Gould t'ont inspiré des réflexions psychanalytiques¹... J'y ai pensé car j'ai trouvé que ton rapport était construit comme une partition musicale. Sur le fond d'un drame ancestral, marqué par la mise à mort du père primitif, ta composition se déploie autour d'un motif qui, pour exploiter les retombées de cette épopée fabuleuse, scande de façon récurrente, et avec insistance, le fil de ton propos. Il s'agit d'un double mouvement : « inhibition-tiercéisation », caractérisant la fonction paternelle dans ce qu'elle aurait de plus spécifique. Ce leitmotiv s'achemine au long d'un crescendo jusqu'à la finale marquée – comment faut-il dire ? – par l'épiphanie rayonnante d'un principe paternel à l'origine et aux commandes de tout ce qui est spécifiquement humain, à commencer par la vie de l'esprit dans toutes les dimensions que tu énumères dans la présentation orale de ton rapport : « symbolisation, métaphorisation, représentation, sublimation, idéal, surmoi, négatif, représentance, refoulement originaire, etc. ». On ne peut qu'admirer la puissance du mouvement.

1. « Réflexions sur Glenn Gould et Chopin », Exposé non publié fait à La Baule en 2003 – Journée organisée par le Groupe Bretagne Pays de Loire de la SPP.

Le couple « inhibition-tiercéisation », peut cependant paraître lourdement « plombé » pour désigner, je te cite, « les caractéristiques basales de la fonction paternelle ». On pourrait attendre d'un père, en effet, qu'il soit un peu autre chose qu'un tiers inhibiteur ! Mais tu n'auras aucun mal à balayer, d'un revers de main, ce genre d'objection. Si tu associes paternel et inhibition, ce n'est pas pour privilégier une fonction inhibitrice, parmi toutes celles qu'il incombe aux pères réels d'exercer. C'est parce que – sous l'égide du « paternel » – tu envisages l'inhibition, en tant qu'elle s'oppose – dès l'origine et tout au long de la vie – à la décharge de l'énergie par les voies les plus courtes. De sorte qu'elle apparaît elle-même comme étant, d'un point de vue processuel, au fondement de la vie psychique, au point d'émergence de la pulsionnalité et de la tiercéité.

La question paternelle rejoint alors, comme tu viens de l'exposer, en faisant écho à quelques fantaisies néoplatoniciennes, celle « de la limite et de l'illimité dont émerge la triade ». Tu donnes en effet à cette dialectique une dimension cosmique qui n'est pas dépourvue de panache, mais dont je ne suis pas certain qu'elle suffise à nous consoler d'une réalité infiniment plus triviale ; une réalité dont je crois comprendre néanmoins qu'elle sous-tend de bout en bout ta réflexion : il s'agit des difficultés auxquelles nous nous heurtons dans la rencontre avec certains patients qui, du fait, justement, de la fragilité, de la porosité de leurs limites internes, paraissent continuellement sous la menace d'un débordement par l'excitation, et ne parviennent à s'en défendre qu'aux prix de défenses excessivement coûteuses, mettant largement à contribution le déni, le clivage, les retraits massifs d'investissement, etc.

On peut comprendre que, dans ces conditions, tu ne t'attardes pas sur le père œdipien, même si la tiercéisation et l'inhibition – l'inhibition quant au but sexuel – trouvent leur paradigme dans cette configuration. Il m'est apparu quand même significatif que dans un rapport de cent pages consacré au « paternel », tu ne fasses pas intervenir une seule fois, dans ton élaboration personnelle, le fantasme de « castration », fantasme qui dans l'après-coup se met au service de la liaison et de la symbolisation, en substituant une menace chimérique (celle d'être castré) à un danger réel : à savoir précisément la désorganisation du moi sous la violence de l'attaque pulsionnelle, en présence de l'objet du désir. Mais c'est que les débordements en question, semblent avoir systématiquement pour toi, dès lors qu'ils mettent en péril l'intégrité du moi, une origine beaucoup plus profonde et beaucoup plus lointaine, nous renvoyant aux avatars des premières relations. Comme celles-ci sont le plus souvent envisagées sous l'angle des vicissitudes du lien mère-enfant, on pourrait s'attendre alors à ce que tu les abordes d'un point de vue différent, en dirigeant ton regard sur ce qui intervient dès le début de la vie du côté paternel. Mais ce serait mal comprendre encore le sens de ta démarche. Elle ne concerne

directement en effet aucun des pères réels ou fantasmatiques qui hantent la scène infantile, ou plutôt il est question de tous à la fois, dans la fonction qui, sous des formes diverses, leur incombe fondamentalement à chacun.

Cette fonction est selon toi de permettre l'actualisation d'un potentiel sur lequel repose toute la vie psychique. Le potentiel en question, que tu enchâsses dans la formule condensée : « inhibition-tiercéisation », réside dans la capacité à contrôler la décharge, à s'opposer au libre écoulement du flux d'énergie, pour mettre cette dernière au service de la représentance et de l'investissement objectal, sur la base d'une triangulation qui se trouve ainsi ébauchée très précocement.

À tes yeux il s'agit là d'un potentiel inné. C'est d'ailleurs la seule concession que tu fasses à la phylogenèse, mais elle reste de taille. En tant qu'il est inné, tu le qualifies de potentiel originaire, un potentiel originaire dont tu soulignes la puissance inductive, et c'est là un point très important. Cette notion de potentiel originaire à valeur inductive est en effet au cœur de ton développement. Elle campe assez précisément la manière dont tu conçois les rapports dialectiques entre des capacités innées, qui ne demandent qu'à exercer leur pouvoir d'induction, et l'environnement qui répond plus ou moins favorablement à cette sollicitation. En d'autres termes, elles formalisent le rapport entre le paternel, qui désigne ce potentiel, et le père ou les pères qui sont, dans l'après-coup et par voie récursive, les agents de sa mise en acte. De ce point de vue, l'essence précède l'existence...

Si on n'admettait pas la préexistence d'un tel potentiel, nous redisais-tu tantôt, comment pourrait-on espérer un changement chez les patients dont le destin s'est trouvé compromis dès l'origine par de graves défaillances paternelles ? Croire, en des ressources innées, pour avoir des raisons d'espérer : l'argument est téléologique. Il n'en mérite pas moins d'être pris en considération car la question est bien de savoir en effet comment nous pouvons travailler avec ces patients continuellement menacés de dislocation sous la violence de l'attaque interne.

Pour toi, c'est la défaillance des mécanismes d'inhibition qui est en cause, ces situations témoignant d'un raté dans la mise en service de ressorts processuels qui auraient dû entrer en fonction dès le début de la vie, pour continuer ensuite en « tâche de fond », et que l'analyse ambitionne de réactiver ou d'activer après-coup.

Nous travaillons tous avec des modèles qui infléchissent plus ou moins consciemment notre écoute et qui orientent nos pratiques, notre façon de concevoir les facteurs de changement, avec des différences de points de vue qui n'ont pas à être masquées car ce sont elles qui donnent matière à discussion. Ma tâche n'est pas pour autant très facile. Si je n'avais à faire avec toi qu'à un pianiste

isolé je pourrais compter sur ton amitié pour excuser mes fausses notes. Mais je me trouve en présence de tout un orchestre. Dans ton rapport, tu fais intervenir tour à tour quelques-uns des ténors les plus en vue de la Société Philharmonique de Paris et tu adresses de fermes avertissements à l'égard d'interprètes venus d'ailleurs qui, sous l'emprise de leurs résistances narcissiques, négligeraient d'accorder leurs violons ou feraient la sourde oreille. Dans dialogue, il y a heureusement dialogue, et c'est de ce côté-là que se tiennent mes propres raisons d'espérer... Compte tenu du temps dont je dispose, je ne peux formuler mes questions que de façon très schématique.

Ce qui me surprend tout d'abord c'est l'importance donnée à l'inhibition, au « freinage pulsionnel », par rapport à d'autres forces qui, dans la relation à l'objet, sont du côté de ce qui anime, plutôt que du côté de ce qui réprime ; des forces qui n'en jouent pas moins un rôle essentiel dans l'intégration pulsionnelle et l'organisation de la psyché. C'est comme si les symptômes d'effraction et de débordement, ou encore la massivité des formations défensives qui tentent de contenir l'avalanche occupaient à tel point le paysage qu'il devenait impossible d'y voir autre chose que l'effet direct d'un traumatisme originaire mettant en cause – et c'est cela qui est important – le fiasco des mécanismes d'inhibition, considérés comme étant d'essence paternelle. Ne pourrait-on craindre que l'attention portée au manifeste ne vienne alors faire écran à ce qui, de mon point de vue, caractérise avant tout ces situations, à savoir la mise en échec, non pas tant des forces d'inhibition que des forces de liaison ? Tu me diras qu'entre inhibition et liaison les rapports sont à penser sur le mode « dialogique », sous la forme d'une « intrication-opposition », pour reprendre les modèles conceptuels qui sous-tendent ton élaboration. Là-dessus je suis bien d'accord avec toi, si ce n'est que cette rhétorique a ses limites. Permettant d'associer, à peu de frais, « le même et son contraire », court-circuitant la question de l'ordonnement et du poids respectif des forces en présence, n'apporte-t-elle pas une solution quelque peu factice aux problèmes posés ?

Je ne crois pas me tromper en disant que d'un point de vue à la fois chronologique et processuel, tu fais de l'inhibition de la décharge la condition même du travail de liaison. Et c'est bien la raison pour laquelle, je suppose, il est toujours question dans ton propos d'inhibition-tiercéisation, plaçant l'inhibition en premier, et non de tiercéisation-inhibition où c'est la présence du tiers qui impose un renoncement, comme c'est le cas secondairement dans l'Œdipe. Pourquoi donner ainsi priorité à l'action répressive des « forces de l'ordre », c'est-à-dire au contrinvestissement des revendications pulsionnelles, plutôt que de nous intéresser aux forces d'attraction qui elles-mêmes ont la capacité d'organiser, de rassembler, de coordonner nos énergies ? Elles ont pour nom Éros. Mais où donc Éros est-il passé, me suis-je beaucoup demandé en te lisant ?

Il est vrai qu'à propos de la réactivation hallucinatoire de l'expérience de satisfaction, tu montres comment l'inhibition de la décharge se combine à un rassemblement des perceptions éparses au service d'une production imaginaire investie de plaisir. Ceci apporterait donc réponse à la question posée. Sous l'emprise d'exigences autoérotiques visant à reproduire ou à recréer le « déjà éprouvé », une liaison s'opère entre des éléments perceptifs jusque-là inorganisés. Éros est donc bien là comme facteur de liaison et ceci devrait lever tout malentendu. Il y a certes une ouverture de ce côté, mais il m'a semblé qu'elle n'était pas suffisamment exploitée. Pourquoi ?

Ce qui, me semble-t-il, continue de nous opposer, c'est que tu assignes, sauf malentendu, deux origines séparées, d'une part aux forces de liaison, sous l'égide du principe de plaisir, et d'autre part à l'inhibition de la décharge, sous l'égide de ce que tu finiras par nommer principe paternel. Je serais plutôt porté à considérer pour ma part que c'est le principe de plaisir qui est moteur, d'un côté comme de l'autre, commandant le jeu des investissements et des contre-investissements. Aux stades les plus précoces, il n'y a pas que la privation qui soit pour l'enfant source d'insatisfaction, la décharge l'est aussi ; elle s'avère contre-productive, elle n'entraîne finalement que du déplaisir. Aussi est-elle, elle-même, contre-investie sous la gouverne du principe de plaisir, ce à quoi répond la notion d'inhibition. C'est pourquoi, mon cher Christian, je continue de penser, et je vais m'en expliquer, que tes perspectives ne sont pas suffisamment érotiques !

Tu mets fort heureusement l'accent sur la circularité des mécanismes psychiques avec cette notion de récursivité qui me semble très parlante. Mais quelle que soit la manière dont nous puissions jouer des oppositions-intrications, et des points à l'envers et des points à l'endroit sur la trame de nos élaborations théoriques, ce sont les conséquences qui sont révélatrices : l'arbre se reconnaît à ses fruits. Or si tu veux bien avoir l'indulgence de supporter ce genre de métaphore, il y a aujourd'hui une prolifération d'OGM dans les jardins de la psychanalyse qui me paraissent symptomatiques de quelques-uns des choix qui sous-tendent ton élaboration et que j'ai, pour ma part, quelque difficulté à assimiler. Les questions suivantes ne font que déplier sous forme interrogative les conséquences de la dissociation radicale (c'est-à-dire à la source) que tu sembles établir entre principe paternel et principe de plaisir, forces d'inhibition et forces d'attraction, en tant qu'elles gouvernent la vie psychique.

N'est-ce pas d'abord ce qui conduit à mettre systématiquement en cause le primitif, *l'archaïque*, quand le moi se trouve débordé par l'excitation ? Dans ces pathologies dites nouvelles depuis près d'un demi-siècle, mais qui occupaient déjà les premiers analystes, ce sont les forces primordiales d'inhibition qui, *a priori*, seraient en cause. On en vient ainsi à opposer deux types

de fonctionnements psychiques en séance selon que ce potentiel rémanent a été correctement ou pas activé au départ : l'un s'appuierait sur les réminiscences qui mobilisent des représentations, l'autre serait fait de reviviscences entendues comme réactualisations d'expériences traumatiques avec, dans ce dernier cas, une oscillation entre la décharge pulsionnelle brute, détachée de toute représentation, et une répétition mortifère qui tenterait de la contenir. Sur cette lancée, le passage de la 1^e à la 2^e topique est généreusement mis à contribution pour opposer un « fonctionnement en imagos » et un « fonctionnement en instances ». Mais enfin, s'agit-il du fonctionnement du patient ou de celui de l'analyste, dans ce qui oriente son écoute ? Car du côté des patients je ne vois absolument pas comment on peut continuer à soutenir de tels clivages. Il est d'ailleurs pour le moins surprenant d'affecter une signification mortifère à la reviviscence, alors qu'elle est – comme son nom l'indique – du côté de la vie, de ce qui est revécu, mis en acte dans le transfert. Sous-tendue par l'hallucinatoire, cette actualisation qui mobilise toutes les ressources du déplacement, de la déformation, de la dénégation, etc., est à la clef de toute cure psychanalytique et ne concerne pas seulement les patients en grande difficulté.

N'est-ce pas en second lieu ce clivage théorique qui conduit à parler en termes fort convenus de « sexualisation défensive » lorsque le moi, débordé par l'attaque pulsionnelle, réussit néanmoins à mobiliser les capacités de liaison du sexuel infantile ? On en parle comme s'il s'agissait là d'une opération de couverture qui viendrait masquer le problème de fond. N'est-ce pas de ce côté-là, pourtant, que nous pourrions trouver des raisons d'espérer, puisque tel est l'enjeu dont on se réclame ? Pour m'être beaucoup occupé de patients en grande difficulté, j'ai souvent pensé à une réflexion que l'on attribue à Paul-Claude Racamier selon laquelle « il est important de savoir en quoi un patient est psychotique, mais surtout en quoi il ne l'est pas ».

N'est-ce pas en fonction des mêmes présupposés que l'on en vient à privilégier la fonction du père en tant qu'emblème ou synonyme de la Loi au détriment du *père libidinal* ? Celui-ci disparaît très souvent de la cartographie quand il est question des cas dits « limite ». C'est alors le père légaliste, cadrant, éducateur, qui est convoqué. Ton deuxième cas clinique me paraît de ce point de vue très révélateur. À travers la réactivation transférentielle d'une expérience infantile trop excitante, tu convoques le père auquel il appartenait de tracer des limites, d'élever un mur protecteur entre l'enfant et sa mère, laquelle se déshabillait devant lui avant d'aller se coucher. N'est-ce pas cependant le père désirant, celui dont l'enfant croyait qu'il battait la mère avant de comprendre qu'il s'ébattait avec elle, n'est-ce pas ce *père libidinal* – aussi bien dans la réalité que dans les fantasmes – qui aurait pu contraindre l'enfant à un renoncement, s'il n'avait été placé en « orbite » dans un hangar,

et cela peut-être par l'enfant lui-même, négativant sa présence ? C'eût été alors un renoncement porteur de sens, inducteur positivement d'identifications et d'investissements. N'est-ce pas la puissance d'Éros, une fois encore, qui donne au père son pouvoir, et cela *dès l'origine*, selon la place qu'il occupe en particulier dans la psyché maternelle ? Je ne crois pas en effet que l'on puisse échapper à ce dilemme en considérant que le père libidinal n'interviendrait qu'à des phases avancées du parcours individuel. C'est pourtant ce à quoi l'on est conduit quand on *dissocie* l'inhibition de la liaison. Je vais tenter de m'en expliquer à travers une dernière question.

Pourquoi compter prioritairement sur la *verticalité d'un héritage* plutôt que sur la *transversalité des échanges* ? N'est-ce pas la mise à l'écart du *père libidinal* qui conduit à miser sur d'autres forces ? L'inhibition, telle que tu l'envisages, relève de *forces endogènes ou intrinsèques*, d'un patrimoine *inné*, en attente de mise en service, d'un potentiel *inducteur*, comme tu le dis, les *agents extérieurs* n'ayant alors d'autre fonction que d'activer ce processus. Les capacités de liaison en revanche, mettent directement à contribution *l'entourage*. La puissance *inductrice* change de camp. Ces possibilités-là entrent en jeu bien avant que l'enfant n'ait lui-même à sa disposition les systèmes représentatifs qui lui permettraient de faire – dans une certaine mesure – cavalier seul. C'est d'abord *l'autre* – et cela avant même qu'il soit constitué comme autre pour l'enfant – qui fournit les outils de la liaison. D'innombrables travaux portant sur les relations précoces en témoignent, depuis les précurseurs tels Winnicott, avec son « trouvé-créé », ou Bion, avec sa « capacité de rêverie maternelle » qui métabolise les décharges inorganisées de l'enfant pour lui en restituer quelque chose. Il est vrai que de tels échanges sont généralement envisagés comme fonctions maternelles. Nous pourrions cependant prendre aujourd'hui un peu de distance par rapport à ces assignations de genre ! Et on saura gré à Jean Laplanche notamment de s'en être dégagé en parlant simplement de l'adulte. Je saisis l'occasion de citer Laplanche, non pour rappeler ses thèses, ce qui serait une entreprise dérisoire dans le temps dont je dispose, mais parce que je suis surpris qu'il n'ait droit qu'à quelques petits signes de courtoisie, alors que l'essentiel de ses travaux porte précisément sur la question des origines et de l'originaire. À croire qu'il est plus facile de discuter Lacan. Dans la perspective de Laplanche, à un stade où l'enfant ne dispose pas d'outils de liaison *sui generis*, c'est « l'autre », pas encore autre, de la relation primordiale qui les lui fournit, en même temps qu'il est à la source de l'éveil libidinal.

Face aux destins compromis, tes espoirs s'accrochent à l'idée que l'homme porte en lui les moyens de sa renaissance. Tu comptes sur le réveil de potentialités encloses, sinon forcloses. Tu crois trouver essentiellement du côté d'un

legs ancestral les ressources que Laplanche, de son côté, rattache au *primat de l'autre*. Principe contre primat. Comme le dit plaisamment Jacques André on n'en finit pas en psychanalyse de chercher ce qui prime. Tel compte principalement sur *l'héritage*, tel autre sur *le commerce*, celui-ci mise sur la *transversalité des échanges*, celui-là s'en remet à la *verticalité du potentiel humain*. N'est-ce pas cette dernière option à laquelle on est inévitablement conduit dès lors qu'à la question des origines se substitue celle de *l'originnaire*, et lorsqu'à la question du père, des pères, se substitue celle du *paternel*, du paternel en soi, délivré de toute contingence par la magie du verbe qui, d'un *adjectif* fait un *substantif* et donne une existence propre à ce qui n'était jusque-là qu'une qualité, un attribut ?

Il s'agit là d'un saut considérable dont nous avons à mesurer les conséquences, quand bien même les grands textes de Freud sur le fondement de la culture et des religions sembleraient lui conférer ses lettres de noblesse. Exit le père ; le père est mort ; et vive le paternel dont la figure totémique surplombe nos destinées ! Mais comme les humains que nous sommes sont toujours prompts à idolâtrer l'effigie, il faudrait dépouiller l'emblème de ses oripeaux, renoncer à l'image et ne plus retenir du père que le négatif, laissant place à la quintessence d'un principe structurel et fondateur.

Freud projetait de ramener la métaphysique à la métapsychologie. Mais nous ne sommes jamais à l'abri de retournements et je citerai volontiers à ce propos Auguste Comte selon lequel les phénomènes que la théologie considérerait comme « produits par l'action directe et continue d'agents spirituels » sont remplacés dans le champ métaphysique par des « forces abstraites, véritables entités (abstractions personnifiées) [...] conçues comme capables d'engendrer par elles-mêmes tous les phénomènes observés [...] » (Comte, 1975, pp. 21-22 cité par Laplanche, 1999, p. 111).

Un grand merci, en tout cas, cher Christian. Je ne peux poursuivre cette discussion sans risquer de dépasser mon temps de parole, ce qui obligerait nos modérateurs à exercer leur rôle ingrat de tiers inhibiteurs. Mais nous reprendrons peut-être cette conversation plus tard et tu ne seras pas choqué alors si, entre deux verres de Muscadet, tu m'entends murmurer, à la suite de Prévert (2010, pp. 58-59) : « Notre père, qui êtes aux cieux / Restez-y / Et nous resterons sur la terre / Qui est quelque fois si jolie » avec tous ses mystères...

Permetts-moi, en terminant, de rendre hommage à la qualité et à la profondeur de ton rapport que j'ai eu le privilège de discuter. Je te connais à la fois comme un travailleur acharné, passionné par la théorie, très engagé dans sa pratique, et comme un homme d'une grande générosité, aimant partager les fruits de sa réflexion. De cette réflexion, j'ai tiré profit, du fait notamment des questions qu'elle soulève du côté des préformes, de l'émergence et de la circularité ;

elle m'a permis aussi de clarifier mes points d'achoppement avec certains courants actuels dont j'ai cru trouver l'écho dans ton propos. Toujours est-il que mes interrogations s'étaient sur tes constructions et je t'en suis pleinement redevable. Je voulais te le dire pour, une nouvelle fois, te remercier de m'avoir permis de retrouver le climat de nos discussions d'autrefois : heureux moments dont la reviviscence s'accompagne chez moi d'affectueuses réminiscences.

Bernard de La Gorce
1 place Francisque-Regaud
69002 Lyon
bernard.delagorce@free.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Comte A., *Cours de philosophie positive* (1830-1842), Première leçon, t. 1, Paris, Hermann, 1975 ; cité par J. Laplanche, *Court traité de l'inconscient, Entre séduction et inspiration, l'homme*, Paris, Puf, 1999.
- Prévert J., *Pater noster, Paroles*, Paris, Gallimard, 2010, pp. 58-59.